

La maison rose

(Une histoire vraie)



Toile : André Philibert

Sylvie St-Laurent

*Ô Dieu, nous avons ouï de nos oreilles
Et nos pères nous ont raconté...*

Psaume 43
Du chef de chœur - des fils de Coré

À tous les descendants de Théophile Landry
et de Doria Gaudet

Préface

Cet ouvrage se distingue de mes romans car il s'agit d'une biographie, celle de ma mère. Je considère *La maison rose* comme une sorte de parenthèse dans mon cheminement de romancière. La rédaction de ce récit représente tout de même près de deux ans de travail : recherche de documents d'époque, de lettres et de documents personnels, de collecte et de tri d'anecdotes.

Rédigée sous l'œil vigilant de ma mère, l'histoire est d'autant plus authentique qu'il ne m'a pas été permis de la romancer à mon goût. Je m'en suis donc tenue aux faits en me souciant de respecter, en toute honnêteté, les personnages impliqués. S'il s'avérait que quiconque se sente blessé ou frustré des faits et gestes rapportés dans ce bouquin, je m'en excuserais en empruntant un vers de La Fontaine : *Est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père.* (Le meunier, son fils et l'âne).

Il pourrait exister autant de versions de *La maison rose* que d'habitants qui y ont vécu et que d'habités qui y ont circulé. En voici une version, celle de ma mère...

Bonne lecture!
Sylvie St-Laurent



1

Une tempête de neige s'abattait avec rage sur Chartierville. On aurait dit que le ciel s'était mis en tête d'ensevelir pour de bon le village des Cantons de l'est, au Québec, fondé en 1870 par l'abbé Chartier, agent de colonisation.

Au grand désespoir de Théophile Landry, la voiture tirée par deux chevaux avançait péniblement. Pourtant, il ne fallait pas lambiner : un petit être s'obstinait à venir au monde en défiant l'obscurité et le froid.

La nuit du 8 mars 1921 s'annonçait longue et mouvementée. La sage-femme Alphonsine Tavernier se trouvait déjà au chevet de Doria, la jeune maman. Mais cette dernière réclamait aussi la présence de sa mère, Marie Gaudet.

Tu enfanteras dans la douleur. Théophile frémit à cette pensée. Surtout qu'un an plus tôt, jour pour jour, le même scénario s'était présenté. Par une tempête de neige comme on en subissait souvent dans ce village frontalier, le premier-né du couple s'était annoncé prématurément. La sage-femme et ses aides, inquiètes, avaient conseillé au futur père d'aller chercher le docteur. Aussi, après un arrêt au presbytère, Théophile s'était rendu à l'auberge où il avait demandé de l'aide. Un volontaire, passablement éméché, s'était écrié :

- Je vais y aller, moi, on ne laisse personne souffrir ainsi.

Ils avaient attelé deux chevaux à un grand traîneau et Théophile, armé d'une pelle avait déblayé devant la voiture afin qu'ils puissent avancer. Ils devaient couvrir une distance de plus de neuf milles mais ils n'en avaient pas parcouru un que notre brave, dégrisé, voulait rebrousser chemin. Théophile avait tant insisté qu'ils avaient continué.

Fort heureusement, pendant qu'ils avaient traversé les boisés entre Chartierville et La Patrie, la tempête s'était apaisée. Et au petit jour, la neige avait cessé de tomber. Le retour s'était donc effectué plus rapidement. Le docteur Faille avait mis au monde un poupon que l'on avait prénommé Amédée.

Dans l'esprit de Théophile, les pensées se succédaient avec incohérence pendant que les chevaux peinaient pour avancer. Un souvenir s'imposa à sa mémoire. Le premier Noël suivant son mariage, avant de sortir de la messe de minuit, sa belle Doria, alors enceinte, s'était prosternée devant la crèche.

- Qu'as-tu demandé dans tes prières? s'était informé Théophile.
- J'ai demandé à Jésus que l'enfant que je porte soit aussi beau que Lui.

Théophile sourit à cette évocation. Les vœux de Doria avaient été exaucés. Amédée, arrivé prématurément, faible et le teint jaunâtre, s'était métamorphosé, quelques mois plus tard, en un magnifique poupon blond. On prétendait même qu'il était le plus bel enfant du village.

Théophile quitta le fil de ses pensées. Il réalisa qu'il avait à peine traversé le rang Verchères. Il devait parcourir encore deux milles pour arriver au rang Saint-Hyacinthe où habitait sa belle-mère. Il encouragea les chevaux d'une parole affectueuse avant de repartir de plus belle dans ses réminiscences.

Il revit Doria, le jour des noces, deux ans plus tôt. Comme elle était belle! Un sourire naquit sur ses lèvres du futur père en repensant à l'anecdote de la robe de mariée. La future épouse avait commandé, dans un catalogue, une robe de toile blanche brodée de bleu. Or, quelques jours avant le mariage, elle avait reçu le colis en même temps que la désagréable surprise : la robe était brodée de noir. Comme on n'avait plus le temps de la retourner, Diana, la sœur de Doria, était venue à la rescousse. Il lui avait fallu toute une nuit pour recouvrir minutieusement de bleu toutes les broderies noires. Après la noce, elle avait habilement redonné au vêtement son aspect initial. Elle l'avait nettoyé et retourné au magasin pour l'échanger contre une tenue plus pratique.

En arrivant à la pente de la route montagneuse, Théophile constata qu'il ne pouvait plus avancer. Il abandonna là chevaux et voiture et entreprit de monter à pied le rang Saint-Hyacinthe, dans la neige jusqu'aux genoux. Arrivé chez sa belle-mère, il demanda l'aide de son beau-frère, Léopold. En soutenant Marie Gaudet sous les aisselles pour lui éviter de s'enfoncer dans la neige, ils purent la ramener auprès de sa fille.

Au petit matin, naquit une petite fille que l'on baptisa le même jour. Elle reçut les prénoms de Marie Lydia Georgette. Contrairement à son frère, elle était pourvue d'un duvet noir sur le crâne.

À la naissance de cette petite, un projet germa dans la tête de son père : celui d'acquérir la propriété paternelle.

2

Selon Théophile, la maison paternelle lui revenait pratiquement de droit. Ne portait-il pas le même prénom que son père, décédé alors qu'il n'était qu'un enfant? Son frère, Georges, ne lui avait-il pas cédé ses droits d'aînesse, en quelque sorte, à cette époque?

En effet, après les funérailles de son époux, Philomène Landry, lors du premier repas pris en famille, s'était adressé à Georges, âgé de neuf ans :

- Tu es plus vieux des garçons, prends la place de ton père au bout de la table.

Théophile, du haut de ses sept ans, ne l'entendait pas de cette oreille. Il avait piqué une colère si terrible que Georges lui avait cédé la place. Il l'avait toujours occupée par la suite.

Georges ne fit pas plus d'histoire lorsque, dix-huit ans plus tard, Théophile voulut acquérir les cinquante acres de terre, la maison et l'écurie. Il conseilla à sa mère de vendre la ferme à son jeune frère. Quant à lui, il avait l'œil sur une autre propriété, au village, assez grande pour accueillir le reste de la famille, soit son frère cadet, Omer, et Rosilda, sa jeune sœur. Ce déménagement réjouit Philomène qui habiterait enfin une grande maison, juste en face de l'église.

Un autre se serait offensé des exigences d'un jeune frère capricieux et entêté. Mais même s'ils n'habitaient plus ensemble, les deux frères continuèrent de s'entraider aux semailles comme aux moissons et partirent pour les chantiers, à l'automne, comme ils le faisaient depuis l'adolescence.

Après l'acquisition de Théophile, la vie coula lentement au fil des saisons. Après avoir travaillé plusieurs années comme cuisinière à l'hôtel de Lac-Mégantic, Philomène put enfin rester à la maison. Cette femme qui s'était retrouvée veuve à trente-deux ans, avec cinq enfants à charge, avait toujours fait preuve d'un courage exemplaire. Habitée par une foi inébranlable, elle avait élevé seule sa famille. Vaillante et habile, elle offrait ses services : couture, tricot, lessive et cuisine. Elle avait été secondée par sa fille aînée, Edwidge, qui, dès l'âge de douze ans, gardait les enfants lorsque sa mère travaillait au dehors.

Vers l'âge de seize ans, Edwidge manifesta le désir d'entrer au couvent. Sa mère s'y opposa. Elle avait trop besoin d'elle à la maison. Finalement, au début de la vingtaine, Edwidge épousa un villageois, Eugène Cadorette. La brave femme mit au monde quatorze enfants, dont 3 couples de jumeaux. Et même si elle avait renoncé à la vie religieuse, elle fut comblée plus tard, puisque quatre de ses filles entrèrent en communauté : Jeanne, Rose-Éva, Thérèse et Magella.

La vie n'avait pas toujours été facile pour Philomène. À neuf ans, comme elle en paraissait facilement plus, elle avait commencé à travailler dans une manufacture, aux États-Unis. Plus tard, veuve, combien de fois avait-elle dit à ses enfants : *Mettons-nous à genoux et prions. Nous n'avons plus rien à manger.* Ou bien : *À genoux, les enfants, on va prier pour que j'aie de l'ouvrage.*

Aussi, adolescents, les garçons étaient fiers d'alléger le fardeau de leur mère en lui remettant la presque totalité de leurs gages. Avec la première paye des jeunes, Philomène, honnête, avait remboursé une dette de \$27 qui traînait depuis la mort de son mari. Le marchand, surpris, avait commenté :

- Madame Landry, vous avez élevé votre famille, seule. Jamais je ne vous aurais demandé cet argent-là.
- Moi, je savais que je vous le devais. Maintenant j'ai l'argent. Je viens vous payer.

Souvent, en repensant à sa mère si courageuse, Théophile chantait :

*Lorsqu'enfant, j'avais ma mère
Je m'en souviendrai toujours
La douleur la plus légère
Jamais n'effleura mes jours*

*Elle avait au village
Son travail pour seul soutien
Nous étions cinq en bas âge
Nous ne manquions jamais de rien*

*Son souvenir je le répète
Moi qui suis maintenant si vieux
Voyez, enfants, parlant de la mère
Des pleurs, des pleurs mouillent mes yeux*

*Elle disait qu'on travaille
Pour avoir des jours meilleurs
À tout paresseux la paille
Et le grain aux travailleurs*

*Je l'entends qui nous répète
Pour être heureux ici-bas
Soyez vaillants, francs et honnêtes*

Et toujours Dieu vous aidera

En suivant l'exemple de leur mère, les enfants de Philomène s'étaient bien débrouillés. La sœur de Théophile, Rosilda, encouragée par sa belle-sœur, Doria, avait repris ses études et avait obtenu un diplôme qui lui permit d'enseigner quelques années.

Entre-temps, deux filles s'étaient ajoutées à la famille de Théophile : Angela, née en pleine canicule le 14 juillet 1922, puis Juliette, arrivée comme un beau cadeau, 8 jours avant Noël, en 1923.

3

Plusieurs événements marquèrent l'année 1925. Le 24 janvier, une éclipse totale du soleil sema l'émoi à Chartierville, comme ailleurs. La dernière remontait à 450 ans. Ceux qui n'avaient pas été avertis du phénomène crurent à la fin du monde. Le lendemain, au grand plaisir d'Amédée, naquit un petit frère : Germain. À peu près à la même époque, les grands-parents Samuel et Marie déménagèrent au village, tout près de Théophile, avec leurs grands enfants : Émile, Arthur, Kilda et l'arrière grand-mère Vincent, mère de Samuel.

Ce nouveau voisinage facilita bien des choses pendant la période hivernale alors que les hommes travaillaient aux chantiers. La bisaïeule vint prêter main forte à Doria, très occupée, mais surtout inquiète de l'état de santé de son dernier-né. *Mémère Vincent*, comme on l'appelait, s'occupa du petit et le berça pendant des heures et des heures, cet hiver-là, sans que les soins prodigués ne semblent améliorer sa condition.

Le 28 février, un tremblement de terre ébranla toute l'Amérique du nord pendant deux minutes. Le dernier incident du genre remontait à 1663. Chez les Landry, on oublia vite cet épisode tant l'inquiétude occupait tous les cœurs. Il fallait se rendre à l'évidence : le petit Germain n'en menait pas large.

Un après-midi d'avril, Doria, près du berceau, se mit à pleurer en regardant le petit malade qui dépérissait à vue d'œil :

- Va vite chercher ta grand-mère Gaudet, demanda-t-elle à Amédée, son aîné.

Il s'exécuta promptement, le chien Menaud aux talons.

- Je pense que Germai va mourir, confia-t-elle à sa mère lorsque celle-ci se présenta, quelques minutes plus tard.
- Il a les yeux trop clairs pour mourir, commenta Marie Gaudet.

Pourtant, il rendit l'âme le même après-midi. Doria, le cœur brisé, déplora le fait que ses quatre autres enfants fassent connaissance si tôt avec la mort.

Revenu des chantiers au printemps, Théophile reprit les travaux de la ferme et coupa du bois sur ses terres. Il s'amusa aussi à fabriquer une voiturette pour son aîné qui suivait attentivement les opérations en commentant :

- Ah! papa, je ne pensais pas que tu ferais ça comme ça.

La tante Rosilda peignit le tout en brun et inscrivit en lettres bleues : MÉDÉE. Le petit Amédée était bien fier de son nouveau jouet.

Même s'il était un homme adroit, Théophile ne montrait pas beaucoup d'enthousiasme pour effectuer des réparations à la maison. Quand Doria manifestait le besoin de quelques changements, son époux répondait invariablement :

- Un jour, je vais construire une belle grande maison avec toutes les commodités.

Quand? se demandait Doria, qui ne se plaignait jamais. Elle savait que l'argent se faisait rare et que bien des priorités attendaient sur la ferme. Toutefois, pour inciter Théophile à utiliser ses talents, elle récitait à haute voix, la prière à St-Joseph :

Glorieux patriarche, saint-Joseph, modèle de tous ceux qui sont voués au travail, obtenez-moi la grâce de travailler en expiation de mes péchés, de travailler avec patience et résignation, de travailler surtout avec pureté d'intention et détachement de moi-même, ayant sans cesse devant les yeux la mort et le compte que je devrai rendre du temps perdu et DES TALENTS INUTILISÉS.

Elle martelait les derniers mots de la phrase et les reprenait souvent pour taquiner son mari et l'inciter à améliorer son sort dans l'accomplissement des travaux ménagers.

Pourtant, cet été-là, malgré la canicule, Théophile eut l'idée de peindre la maison. Dans un hangar, il prépara un mélange d'huile de lin et de blanc de plomb auquel il ajouta de la couleur. Il y versa tous les restes de peinture disponibles. Le mélange vira au rose. Il fit quelques essais sur un mur jusqu'à ce que le résultat soit concluant. Et, satisfait, il passa à l'acte.

La maison rose entra ainsi dans la légende. Bien sûr, ce n'était rien comparé à ce pont suspendu au-dessus des chutes Niagara dont on venait de terminer la construction et dont on parlait tant dans les journaux. Si la maison rose n'avait rien de spectaculaire, elle n'en recelait pas moins une grande richesse : on y vivait entourés de parents qui s'aimaient et d'une famille qui n'hésitait jamais à s'entraider.

4

Même si la perte de son petit Germain lui avait charcuté le cœur, Doria, courageuse, ne s'apitoya pas sur son sort. Après tout, ses quatre autres enfants nécessitaient soins et affection.

Angela, en dépit de sa petite taille, faisait preuve de beaucoup de témérité. Elle avait marché à neuf mois, fait assez inhabituel. Et on racontait qu'elle avait volé avant de marcher. En effet, cet hiver-là, assise sur les genoux de sa mère, Angela, à sept mois, avait sauté par-dessus la porte ouverte du four à bois pour atterrir sur les genoux de sa tante Rosilda.

Ses exploits ne s'arrêtaient pas là. Elle était toujours juchée quelque part. Combien de fois, en rentrant de l'étable, sa mère ne l'avait-elle pas trouvée, coincée sur une étagère, un dessous d'armoire ou dans le bol de l'écumeuse, incapable de redescendre. À tout moment, sa voisine, la tante Lucie, intervenait :

- Ta petite folle est encore montée sur le garde-soleil!

Angela était aussi imprévisible que spontanée. Elle posait parfois des gestes qui gênaient Georgette, sa sœur aînée. À l'église, la petite coquine n'hésitait pas à *caler* une tuque sur la tête de la voisine du banc de devant ou à répliquer aux religieuses, à l'école.

Un jour, une enseignante la réprimanda devant toute la classe pour ses fautes d'orthographe. Les élèves se moquèrent d'elle. En retournant à son pupitre, le petit bout de femme administra des taloches à droite et à gauche. En rentrant à la maison, ce soir-là, Georgette, scandalisée, confia à sa mère que *Lela* avait battu tous les enfants de sa classe. Doria ne put s'empêcher de sourire mais gronda tout de même la petite délinquante.

Angela savait aussi ce qu'elle voulait. Lors d'un voyage à Sherbrooke où elle accompagnait tante Rosilda et l'oncle Omer, la fillette aperçut une poupée à son goût, dans un magasin. « *Si on l'avait pas acheté, commenta Omer, au retour, on serait encore là.* ».

Amédée ne donnait pas sa place non plus. Docile mais taquin, adulé par toute la parenté, il se montrait amusant. Il s'en prenait souvent aux poupées de ses sœurs et aux *bonnes femmes* découpées dans les catalogues, un jeu inventé par la tante Dina. Quel plaisir pour lui d'écouter les jeux des petites en soufflant sur les rangs bien alignés des étudiantes de papier.

L'été précédant l'entrée d'Amédée à l'école, sa mère reçut la commande placée quelques semaines plus tôt chez *Eaton's* : des chaussures, des gilets, des vêtements et quelques articles pour la maison. Amédée, 5 ans, montra fièrement à ses tantes, de passage, sa nouvelle garde-robe.

- Et toi, Georgette, demanda tante Diana, qu'as-tu eu?

Amédée partit en courant en direction de la chambre et revint en exhibant un pot de chambre :

- C'est ça que Georgette a eu!

Tout le monde s'esclaffa sauf la petite en question, mortifiée.

Malgré les plaisanteries enfantines à l'endroit de ses sœurs, Amédée n'en demeurait pas moins un bon compagnon de jeu et un protecteur, pour Georgette. Ainsi, lorsqu'elle débuta l'école à son tour, les religieuses virent arriver les deux enfants, main dans la main.

À six ans, Amédée ne se laissait pas embêter longtemps par un problème. Un jour, Georgette perdit son crayon en classe. Amédée cassa le sien en deux et en remit une moitié à sa sœur. Devant un tel scénario, il est facile de comprendre que le bel enfant blond ne fut pas long à conquérir le cœur des *bonnes sœurs*.

Tu n'as pas besoin d'avoir peur pour tes enfants, Doria, la rassura un voisin. Quand ils vont à l'église, ils sont bien sages, et on voit qu'Amédée surveille sa petite sœur.

Doria éprouva très tôt le souci d'apprendre la politesse à ses enfants. Ainsi, juste avant l'entrée à l'école, ils eurent droit à des cours intensifs de bienséance. À la maison, ils tutoyaient père et mère mais ils apprirent que dorénavant, il leur faudrait vouvoyer les grandes personnes : les religieuses, monsieur le curé, les grands-parents, les oncles et les tantes, ainsi que leurs parents.

Tous les soirs, on récitait le chapelet en famille. Les petits Landry apprirent tôt prières et cantiques. L'apprentissage commençait toujours par ce chant :

*Mon petit Jésus, bonjour, bonjour
Mes délices, mes délices
Mon petit Jésus, bonjour,
Mes délices et mes amours*

*J'ai rêvé cette nuit
Que j'étais au paradis
Mais ce n'était qu'un songe
Un vilain mensonge
Que mon cœur est attristé
D'un si vilain mensonge*

Doria trouvait souvent des façons amusantes d'éduquer ses enfants. Pour les décourager de mentir, elle leur chantait :

*Qu'il est difficile quiriquiriqui, quiriquiriquan
Il est difficile de tromper sa maman*

*Quiriquiriquaire on aura beau faire
Quiriquiriquan la maman l'apprend
Quiriquiriqui, qui, qui,
Son petit doigt lui a dit
Quiriquiricou, cou, cou
Son petit doigt lui dit tout*

Si les enfants se traitaient de menteurs entre eux, elle entonnait joyeusement :

*Votre p'tit chien madame
Votre p'tit chien madame m'a mordu*

*Tais-toi, donc, p'tit menteur
tu sais pas c'que tu dis...*

Lorsque l'un de ses rejetons perdait sa tuque, elle s'inspirait de *la Bolduc* :

*C'est pas le chapeau que je regrette
c'est la tête qu'il y avait dedans...*

Quand les enfants demandaient trop de pourquoi, Doria les taquinait :

- Va me chercher une bûche.
- Pourquoi? demandait invariablement l'enfant.
- Va me chercher la hache à la cave.
- ???????
- Mets ta tête sur la bûche.

Le petit finissait par comprendre.

À la fin de la journée, Doria incitait ses enfants à la prière :

*Petits enfants à tête blonde
Vous dont l'âme est un encensoir
Priez, la prière est féconde
Un enfant peut sauver le monde
En joignant ses mains matin et soir*

Au cours de la belle saison, les cousins et les cousines Poisson, qui habitaient Scotstown, venaient souvent à Chartierville partager les jeux des Landry. Louis-Aimé préférait son cousin Amédée, tandis que Laure-Ange et Fernande jetaient leur dévolu sur Georgette. Quant à Angela et Juliette, elles s’amusaient avec Thérèse.

À cette époque, un rien divertissait les enfants. On jouait à la balle ou on se promenait dans la voiturette d’Amédée. Sur une balançoire de fortune installée sur une branche de peuplier par Théophile, on se *poussait* à tour de rôle. Lorsque le foin était engrangé, on y sautait en criant de joie. On se satisfaisait de la richesse des grands espaces et des bonheurs simples : vagabonder dans les champs ou aller chercher les vaches en suivant le ruisseau.

L’événement de l’été, celui dont on se souvenait longtemps, demeurait sans contredit le pique-nique familial au *lac Sophie*, la troisième étendue d’eau de l’autre côté des frontières américaines. Tous gardaient un bon souvenir de cette expédition qui prenait des airs de partie de plaisir.

La grand-mère Gaudet se chargeait aussi de divertir ses petits-enfants lorsqu’elle leur rendait visite. Elle s’avérait une excellente conteuse et possédait une jolie voix. Combien de fois leur récita-t-elle *Mademoiselle Brouillon* ou *Mon futur m’a trompée*. Lors des séances à la salle paroissiale, elle impliqua même Georgette deux fois. Elles récitèrent à tour rôle un couplet :

*Petits enfants, chers, jeunes et fous
Quittez vos jeux, accourez tous
Vers les fauteuils de vos aïeules
Leur seul bonheur ici-bas c’est vous
Ne les laissez donc pas si seules*

*Grimpons souvent sur leurs genoux
Câlinement blottissons-nous
Contre leur cœur qui nous invite
Posons des baisers sur leurs fronts
Les chères, elles s’en iront trop vite*

Amédée et ses soeurs avaient la chance de compter parmi leurs oncles et leurs tantes quelques célibataires de moins de vingt ans. Ils n’hésitaient pas à jouer avec eux, à les sortir et à s’amuser à leurs dépens, de temps en temps. La plus jeune, tante Kilda, surnommée *Deda* par les plus petits, gardait les enfants lors des rares sorties de Doria. La grande jeune fille était fiable mais fort espiègle. Elle apprit à ses neveux et à ses nièces à jouer à *la main chaude*, sans jamais les épargner. Quand elle se lassait de ce jeu, elle attrapait une oreille :

*Corneille tire l’oreille
Corbeau tire comme il faut
Oiseau blanc tire jusqu’au sang
Sangsue ne tire plus*

Elle relâchait le supplicé sur cette dernière phrase. Si les enfants réclamaient une histoire, elle racontait quelque chose du genre :

Un jour, un ours et un lièvre se rencontrent. Ils font un bout de chemin ensemble en jasant. Tout à coup, l'ours se choque et donne une tape au lièvre.

Elle en gratifiait alors l'un des petits, avant de continuer : *Mais le lièvre se venge et lui donne une tape.*

C'était au tour du petit de répliquer. Elle demandait alors : *Voulez-vous que je vous conte l'histoire?*

Elle recommençait le même manège jusqu'à ce que les enfants se rendent compte que le récit n'avait ni queue ni tête et qu'ils demandent grâce.

Pour leur part, les oncles Émile et Arthur aimaient bien taquiner aussi. Un beau jour de printemps, alors qu'Amédée sortait de l'école, Émile lui fit signe de venir. Il lui mit des bottes qu'il venait de s'acheter et lui dit : *Garde-les pour les montrer à ta mère.* Le garçonnet partit docilement avec ses *bottes de sept lieues* mais Doria ne trouva pas la blague drôle, paraît-il.

Une autre fois, l'oncle Arthur venait de faire l'acquisition d'un gramophone. Il interpela Georgette à son retour de l'école. Ils grimpèrent leur nièce de 5 ans sur une chaise. Aussi surprise qu'intimidée, elle entendit chanter pour la première fois :

*Georgette, Georgette, tes beaux yeux rêveurs
Georgette, Georgette, captivent les cœurs
Est-ce l'effet du printemps...?*